

## Icône féminine de l'art moderne

Niki de Saint Phalle  
rêve en couleurs

La galerie De Jonckheere présente dix-huit figures peintes, convoquant sur fond noir la mythologie joyeuse de l'artiste.

Irène Languin

Des cœurs, un soleil, des couples, un serpent et des femmes girondes, multicolores et pleines d'élan. C'est tout le vocabulaire esthétique de Niki de Saint Phalle qui s'énonce en fluo aux murs de chez De Jonckheere, au gré de dix-huit sculptures à la joie triomphante. À l'occasion d'Artgenève, qui s'est tenu à la fin janvier, la galerie spécialisée dans les maîtres flamands de la Renaissance a fait un pas de côté pour présenter cet ensemble exceptionnel de pièces en polyester intitulé «Last Night I Had a Dream», créé par l'artiste franco-américaine en 1968.

Occupant une salle dont les parois ont été peintes en noir pour un effet percutant, l'accrochage se comprend comme une œuvre unique. Acquise par De Jonckheere, elle provient du Niki Museum de Nasu, au Japon, et a voyagé avant d'être montrée à Genève. «Le set a été réalisé à une période où Niki de Saint Phalle revient à certains motifs qui ont marqué le début de sa carrière de peintre, explique Alice Frech, responsable de l'enseigne sise en Vieille-Ville. L'artiste y fait coexister diverses figures et symboles vus en rêve ou issus de sa foisonnante imagination.»

## Animaux totems et nanas

Traversé par l'idée de l'envol, de la gaieté et du songe, le corpus comprend ainsi plusieurs représentations typiques de la mythologie personnelle de celle qui fut aussi la femme et la compagne de route artistique du sculpteur suisse Jean Tinguely. On y retrouve l'expression de ses relations amoureuses, ses animaux totems et ses fameuses nanas; dotées de courbes généreuses et ornées de décors chatoyants, ces silhouettes de femmes à la poitrine et aux fesses charnues dansent aux cimes dans un grand vent de liberté, le corps comme en apesanteur.

Datant également de 1968, une série de dessins des mêmes motifs accompagnés de textes éclairent les intentions narratives de Niki de Saint Phalle, parfois formulées dans des lettres adressées à ses



Pour l'occasion, les parois de la galerie ont été repeintes en noir, comme l'exige l'installation.

«Dans ce set, Niki de Saint Phalle fait coexister diverses figures et symboles vus en rêve ou issus de sa foisonnante imagination.»

**Alice Frech**  
Directrice de la galerie De Jonckheere

proches. Ces croquis multicolores sont consultables dans un livre et on y trouve par exemple indiqué, à côté d'une main, «I would like to touch you» (ndlr: «J'aimerais te toucher»), ou, près d'un cœur, «I would like to give you my heart»

(ndlr: «J'aimerais te donner mon cœur»).

## Barque en écailles

Née en 1930 à Neuilly-sur-Seine, la plasticienne subit à l'âge de 11 ans un viol par son père, qu'elle révélera plus de cinquante ans après dans son livre «Mon secret». Toute sa vie, elle tentera d'exorciser ce traumatisme par l'art, usant de l'exubérance comme ultime provocation. Autodidacte, elle est profondément marquée par l'œuvre d'Antoni Gaudí, qu'elle découvre au parc Güell de Barcelone en 1955. Chez De Jonckheere, un couple vogue dans une barque dont les écailles évoquent les mosaïques de l'architecte catalan. Niki de Saint Phalle interviendra elle aussi dans la nature en érigant son incroyable Jardin de Tarots en Toscane, regroupant dans un parc les 22 arcanes majeurs du

jeu sous la forme de sculptures monumentales, pour certaines habitables, recouvertes de céramiques polychromes, de marqueteries de miroir et de verre.

Décédée à l'âge de 71 ans d'avoir trop inhalé des poussières de polyester, l'artiste n'a pas donné d'indication quant à l'organisation des pièces composant «Last Night I Had a Dream». La galerie a donc suivi son intuition, réunissant, ici, certains éléments par affinités de couleur, articulant, là, quelques objets autour d'un thème. Comme le précise Alice Frech, «l'esthétique s'avérant très ludique et enfantine, on s'est laissé mener par le plaisir de jouer avec les formes et les teintes».

## «Last Night I Had a Dream»

Jusqu'au 28 février,  
7, rue de l'Hôtel-de-Ville,  
lu-ve 10 h-13 h et 14 h-18 h 30



Le Zurichois succédera à Dietmar Schwarz à la tête de la prestigieuse institution allemande Deutsche Oper.

## Aviel Cahn quittera le Grand Théâtre en 2026

## Nomination

Le directeur rejoindra la Deutsche Oper de Berlin dès la saison 2026-2027. Son mandat à Genève avait débuté en 2019.

Il a déjà un petit orteil en Allemagne, Aviel Cahn. Dans la journée d'hier, un coup de tonnerre a retenti dans le paysage lyrique genevois et européen, par le biais d'un communiqué que personne n'attendait vraiment. Le Grand Théâtre y annonçait le départ de son timonier et sa nomination, à compter de la saison 2026-2027, à la tête de la prestigieuse Deutsche Oper de Berlin. Alors que la nouvelle tombait, le futur sortant était présenté quasi simultanément à la presse allemande, au cœur même de la capitale fédérale, là où il prendra ses fonctions dans trois saisons en succédant à Dietmar Schwarz.

«C'est un défi, et j'aime particulièrement les défis, nous dit par téléphone l'intéressé depuis Berlin. Le paysage lyrique de la capitale est entré dans une phase de recomposition, après le récent départ de figures comme Daniel Barenboim, qui ont marqué cette scène. De mon côté, je me réjouis de rejoindre une grande structure, avec ses 600 employés, ses 130 musiciens d'orchestre et ses 85 choristes. Pour la première fois dans ma carrière, je serai confronté à une programmation de répertoire et non plus de saison, cela aussi constitue un challenge.»

Dans le monde de l'art lyrique, on avance à la manière de joueurs d'échecs, avec trois coups d'avance. Cette histoire est là pour le rappeler. Les programmations des saisons étant conçues des années en amont, la quête d'un nouveau directeur de maison doit tenir compte de ces temps longs, de l'imposante inertie que génèrent ces paquebots culturels. Dans ce cas, comme ce le fut pour tant d'autres ailleurs, une période de

transition se dessine désormais. Elle verra la poursuite des caps que s'était donnés Aviel Cahn en rejoignant Genève en 2019.

Premier entre tous, l'ouverture de l'institution aux multiples acteurs culturels de la place. Cette ambition s'est concrétisée avec un succès certain, saison après saison. S'ajoutera aussi la modernisation d'une partie des infrastructures vieillissantes et cachées du public. Celles qui permettent les mouvements des décors depuis les dessous et les dessus de scène. Dans ce lot sont inclus les aménagements nécessaires dans la fosse d'orchestre. Le crédit des travaux sera voté vraisemblablement en mars prochain par le Conseil municipal de Genève.

L'heure n'étant pas encore aux bilans, on peut relever cependant ce que le règne en cours d'Aviel Cahn a déjà laissé comme empreinte dans les annales du Grand Théâtre. Le Zurichois, né en 1974, s'est distingué tout particulièrement pour l'audace de sa programmation, accompagnée dans les mises en scène par des figures marquantes, de la trempe d'un Milo Rau. Dans les affiches, la création contemporaine n'a jamais fait défaut: de Philip Glass avec «Einstein on the Beach» à Peter Eötvös avec «Sleepless» - pour citer des exemples forts - Genève a été traversée par un courant d'air bien-faisant. Il y a eu de la place pour le grand répertoire aussi - «Aida», «Turandot» ou le récent «Parsifal» - équilibré encore par des ouvrages rarement programmés - «La Juive» de Fromental Halévy, «Guerre et paix» de Prokofiev.

La recette, exigeante et abordable à la fois, a valu quelques distinctions de poids à l'institution. En 2020, l'influent magazine allemand «Opernwelt» décernait au Grand Théâtre le titre de meilleure maison d'opéra au monde. Deux ans plus tard, «Sleepless» était couronnée dans la catégorie des meilleures créations de la saison. **Rocco Zacheo**

## Premier week-end d'Antigel, côté spectacles: pop, génisse et grille-pain

## Festival

La manifestation hivernale galvanise ses fidèles dès son lancement. Un spectacle plus minimaliste sort du lot.

Prenons les choses dans l'ordre chronologique, qui se trouve, jusqu'ici, suivre la courbe d'un crescendo. Pour l'ouverture de la section spectacles vivants d'Antigel, vendredi, la Comédie a accueilli la foule des grands soirs. Personne, dans le landerneau culturel genevois, n'allait manquer le sifflant passage du «LOVETRAIN2020» d'Emanuel Gat, très attendu après la tournée européenne qui a suivi sa création à Montpellier en octobre 2020.



«LOVETRAIN2020» d'Emanuel Gat. Des costumes somptueux mais une chorégraphie décousue. DR

Calés sur treize titres du groupe anglais Tears for Fears, autant de danseurs cosmopolites ont livré sur le grand plateau des Eaux-Vives

leur farandole baroque et bariolée. Fumigènes d'ambiance, éclairages mordorés, enceintes grandioses et, surtout, costumes royaux signés

Thomas Bradley n'ont pas réussi à masquer une chorégraphie curieusement décousue mais ont néanmoins obtenu les ovations de la salle. Pour les programmeurs, l'enjeu consistait à fédérer le public dès l'aube de l'équipée hivernale.

Responsable de l'affiche danse, théâtre et performance, Gábor Varga a aussi situé en amont de la croisière son focus sur l'artiste zurichois Daniel Hellmann et son avatar Soya the Cow, histoire d'asseoir une fois pour toutes l'orientation sociétale de l'édition. Les festivaliers avaient ainsi rendez-vous dimanche aux Bains des Pâquis avec une diva végane montée sur sabots d'argent, moulée dans une combinaison à paillettes, enveloppée d'une pelisse en acrylique et coif-

fée d'une impressionnante paire de cornes. Objectif: déambuler dans la ville à la recherche de traces animales - que la bête soit morte ou vive, comestible ou non, réelle ou mythique.

Tenter une conversation avec un cygne. Pointer des mouettes le cul dans l'eau. Écouter les moineaux dans les thuyas. Manifester sa grogne devant la vitrine d'un fast-food ou d'un maroquinier. S'offusquer des symboles de vache ornant les devantures des magasins touristiques: rien qui n'ait déjà titillé l'esprit du troupeau réuni à l'occasion de «Try Walking in my Hooves». Après une plus déconcertante improvisation chorale sur le square de Chantepoulet, direction l'exposition «Planet Moo», à Saint-Gervais, qui illustre plus

avant le propos antiséciste, tendance drag-queen.

Changement de style radical avec «Nous sommes les amazones du futur» présenté au Grütli par Marion Thomas. Seule avec son toaster au milieu de la black box, la diplômée de la Manufacture se projette dans l'après-dérèglement climatique, quand il faudra faire avec. Plus délirant que militant dans le ton, absurde plutôt qu'apocalyptique dans le style, son stand-up révèle une humoriste à la fois candide et éprise de science, capable en tout cas de redonner le sourire au plus désespéré des spectateurs. **Katia Berger**

## Festival Antigel

Section arts vivants, jusqu'au 25 février, [www.antigel.ch](http://www.antigel.ch)